

À PERTE DE VUE, le même terrain plat où ne serpente aucun sentier, les pieds du garçon s'enfoncent dans le sable. La pesanteur imposée par la plage est multipliée par les atermoiements de cette quête qui, le sait-il ?, n'aboutira jamais. Ses tempes battent fort, commandent aux poumons de s'épanouir davantage ; évidemment le cœur accélère. Loin, tout à l'heure, encore au large, on a aperçu la bande de mouettes volant à présent au-dessus de sa tête, poussant des cris semblables à des appels de détresse. Il lève les yeux, suit l'évolution des oiseaux jusqu'à leur disparition derrière l'horizon des terres. Ils vont revenir, pensait-il, tentant de contrôler son anxiété.

Le garçon a la phobie des oiseaux, n'en avait cependant jamais parlé à Manu qui, confortant la tradition catalane, élevait plusieurs couples de canaris, au fond du galetas.

Sur la Rambla des oiseaux, à Barcelone, on peut mesurer le sérieux du culte que vouent les Espagnols à

certains migrateurs d'autrefois. Les marchands les concentrent par centaines dans des baraquements en planches, à la façade tapissée de toile métallique à fine maille. Parfois on retrouve les volatiles emprisonnés dans des cages accrochées aux volets des fenêtres, recouvertes d'un torchon blanc, à l'heure de la sieste, lorsque les longs trilles des pensionnaires troublent le silence brûlant du début de l'après-midi, qu'on se tourne, se retourne dans son lit, des images inondant la tête, comme celle d'une jeune femme nue aperçue en train de prendre un bain de soleil sur une île espagnole, au large du port de Barcelone.

Manu redoutait toujours qu'on lui vendît une femelle en la faisant passer pour un mâle. Dans un premier temps, le garçon s'était abstenu d'en tirer quelque conclusion. Quelle est la différence ? se contentait-il de demander à son père. Seuls les mâles savent chanter, encore qu'ils ne soient pas toujours virtuoses, répondait Manu qui avait étudié la morphologie, le comportement de l'un puis de l'autre sexe, tentant ainsi de les différencier. Il pensait avoir découvert une tête plus fine chez les femelles, un crâne plus étroit. Cela ne se vérifiait pas toujours, était surtout source de discussions. On est sûr qu'il s'agit d'un mâle lorsqu'il

se met à chanter. Personne n'a entendu le trille d'une femelle, qui se contente de produire une suite de petits cui-cui aigus, sortes d'appels, traduit-on dans les manuels d'ornithologie. Pourquoi n'essaies-tu pas de déterminer le sexe, en examinant, tout naturellement, mmm ? s'étonnait le garçon. Pas question, l'interrompait Manu. Le garçon insistait : Entre les deux cuisses. Tu sais les canaris, entre les, mmm, le moyen le plus sûr est de surprendre le chant des mâles, crois-moi, s'obstinait Manu.

Cependant pourquoi auraient-ils trillé s'ils ne l'avaient jamais entendu faire ? Au début de l'élevage, plusieurs solutions avaient été envisagées, l'une d'entre elles consistant à acheter un deuxième canari qui chante déjà. Par mimétisme, le premier se mettrait à triller, pensait-on. Une autre consistait à imiter soi-même le trille. Avec la bouche, cela semble impossible, le palais ne s'y prête pas, le pharynx non plus, les phonologues l'auraient écrit.

Pour imiter les hurlements d'une autre langue, il faut être né avec, du moins les avoir entendus longtemps. En pareil cas, seul un leurre peut faire illusion. Parcourant un guide spécialisé dans l'élevage des volatiles, Manu avait découvert que, grâce aux frottements d'un bouchon de liège sur la paroi d'une bouteille de verre,

on peut obtenir des crissements d'une nature telle que le canari les imite, se mettant à triller. Lorsqu'il entendait le grincement de l'écorce griffant la silice du verre, le garçon éprouvait d'indomptables frissons qui le bouscullaient hors du galetas. C'est un babil insupportable ! hurlait-il à l'adresse de son père, tout en réprimant les dernières contractions de ses muscles.

On l'a déjà dit, le garçon a la phobie des oiseaux. Cependant sur la plage désertée d'Argelès-sur-Mer, les mouettes recomposent aujourd'hui l'épaisseur d'un ancien silence. Il fut un temps où les rieuses émigraient, elles aussi, se souvenait-il.

Quant à lui, Manu prétendait que les canaris sont des oiseaux sédentaires. Lorsque l'un d'entre eux s'échappait, Manu – qui à cause de sa jambe de bois était privé de toute agilité – demandait de l'aide à son fils. Dépêche-toi, mon garçon ! *Date prisa, chico !* l'exhortait-il toujours en espagnol.

Un canari à qui Manu avait enseigné le trille avait l'habitude de se faufiler lorsqu'on entrouvrait la porte à ressort de la cage pour y introduire un morceau de carotte nouvellement épluchée. Alors, dans le galetas, de chaise en table, de vieux buffet en établi, le garçon

commençait sa traque. Les lèvres ourlées de dégoût : Je te tiens ! hurlait-il enfin. Ne le serre pas, ne le serre surtout pas, s'inquiétait Manu. La sensation provoquée par les plumes emprisonnées dans la main, par le bec tentant de trouer le pouce soudé sur l'index est indescriptible. Les clignements d'œil de l'animal devenaient un langage désarticulé. Rien n'est plus dégoûtant qu'un oiseau qui nous observe.